

Intervention de Patrick Champagne au séminaire de Sciences en questions (avril 2011)

L'une des origines du groupe de Sciences en questions, et il faut l'évoquer pour comprendre la situation actuelle, est une conférence organisée dans le cadre de la formation permanente en 1994, celle de Bruno Latour intitulée : « Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue ». Celle-ci connut un succès largement imprévu qui incita non seulement à envisager sa publication afin que les chercheurs qui n'avaient pu y assister puissent en prendre connaissance, mais les organisateurs y ayant vu l'indice d'un intérêt des chercheurs de l'Inra pour une réflexion critique sur leur activité, ceux-ci décidèrent d'organiser d'autres conférences à destination principalement des chercheurs de l'Inra. C'est à partir de là qu'un groupe informel permanent s'est constitué, composé par un petit groupe de chercheurs, initialement de 4 ou 5 personnes, se réunissant 2 à 3 fois par an. Peu à peu le groupe, qui s'est développé hors hiérarchie mais avec son soutien (au moins implicite), s'est organisé : il a trouvé un nom, Sciences en questions, créé une collection dans laquelle les conférences, soigneusement revues et éventuellement complétées par le conférencier, étaient publiées avec le débat qui s'en était suivi. Le groupe, dès l'origine, a posé deux conditions dans le choix des conférenciers : la première est qu'il ne devait pas appartenir à l'Inra (sauf rare exception), l'objectif étant d'ouvrir vers l'externe ; la seconde étant, à l'inverse, de négocier étroitement le contenu de la conférence avec le conférencier afin que le sujet traité présente un intérêt plus ou moins direct pour les chercheurs de l'Inra et présente quelques résonances avec leurs préoccupations. C'est ainsi que le groupe s'est progressivement institutionnalisé, celui-ci qui s'est agrandi peu à peu par cooptation (une vingtaine de membres aujourd'hui) programmant 2 à 3 conférences par an.

Lorsque l'on considère l'ensemble des thèmes des conférences qui ont été organisées depuis maintenant plus de 15 ans, on peut, me semble-t-il, les ranger dans deux catégories distinctes. Il y a les conférences qui portent sur des questions d'épistémologie des sciences, sur des problématiques scientifiques en débat, bref sur les travaux des savants (par exemple les conférences d'Atlan, de Legay ou de Gouyon). Et il y a des conférences qui portent sur les chercheurs eux-mêmes dans leur rapport entre eux, avec le milieu scientifique et avec la demande sociale, qu'elle soit de nature politique ou économique. Ces conférences qui relèvent peu ou prou de la sociologie de la science, discipline en fort développement depuis peu, peuvent alimenter une réflexion critique sur le métier. C'était le cas de la conférence de Latour. Mais ce fut aussi le cas de quelques autres qui suivirent comme celle de Philippe Roqueplo qui s'est interrogé sur la distinction entre connaissance scientifique et expertise scientifique, celle de Bourdieu sur le champ scientifique et ses spécificités, celle de Dominique Pestre sur les relations entre le monde de la science et ceux de la politique et de l'économie, celle de Théry et Barré sur la loi sur la recherche de 1982 ou encore la conférence de Christophe Dejourné sur l'évaluation des pratiques, aujourd'hui envahissantes, de l'évaluation et des biais qu'elles comportent.

Dans la mesure où le groupe comporte aujourd'hui plus de nouveaux que d'anciens, il n'est peut-être pas sans intérêt, pour maintenir une certaine ligne intellectuelle à celui-ci, de procéder à une relecture de ces différentes conférences qui mettent profondément en question, à partir de points de vue différents, l'activité scientifique et d'interroger l'impact qu'elles ont pu avoir sur les chercheurs mais aussi sur la hiérarchie de l'Inra. Je voudrais modestement contribuer à cette relecture en revenant brièvement sur la conférence de Pierre Bourdieu et pointer ce qui, dans celle-ci, peut être approfondi. J'aborderai deux points.

- Premier point, Pierre Bourdieu se positionne sans ambiguïté dans le champ des travaux de sociologie de la science, contre l'approche de Latour : le conflit mérite d'être mis en avant car il comporte, pour la recherche, des implications tant scientifiques que politiques importantes. (Bourdieu, dans son dernier cours au collègue

de France en 2001 consacré à la sociologie de la science et publié sous le titre *Science de la science et réflexivité*, reviendra sur ce point de manière plus détaillée). Donc désaccord scientifique dans la mesure où Latour, selon Bourdieu, oublie ce qu'il appelle l'*illusio* qui caractérise tous les champs sociaux et notamment le champ scientifique, c'est-à-dire le fait que les agents sociaux engagés dans un champ ne peuvent être réduits à des petits stratèges qui ne pensent qu'à améliorer leur position indépendamment du jeu social auquel ils jouent. Les agents sociaux engagent aussi une croyance dans l'intérêt de ce qu'ils font, ce qui implique un certain désintéressement ou une lecture des comportements sociaux qui ne se réduit pas à des calculs de coûts et profits. En second lieu, les luttes entre savants ne sont pas seulement des luttes purement symboliques où des textes et des revues lutteraient entre eux, comme le pense le courant relativiste dont Latour est un représentant, mais se trouvent aussi sanctionnées par le réel, par les dispositifs expérimentaux, bref par le fait que le réel s'invite toujours, à un moment ou à un autre, dans les débats entre scientifiques (comme dans l'affaire Lyssenko par exemple).

Désaccord politique également parce que cette vision conduit à un certain cynisme : si être scientifique, c'est par exemple avoir et exhiber des réseaux internationaux, alors il suffit de fabriquer des réseaux internationaux pour être scientifique. Bourdieu oppose à cet usage cynique d'une certaine sociologie de la science un usage clinique (d'où le titre de sa conférence), c'est-à-dire un usage qui consiste à utiliser la connaissance des processus sociaux non pas pour que les dominants du champ s'en emparent pour dominer plus encore mais pour que chacun, dans le champ, s'en empare pour faire avancer collectivement la production du champ selon ce qu'il appelle son *nomos* propre, c'est-à-dire dans le respect de l'autonomie de la recherche et des chercheurs.

- Deuxième point, Bourdieu profite de cette conférence pour opérer une distinction qu'il n'avait fait jusqu'alors qu'esquisser. Il insiste sur le fait que le capital scientifique, capital spécifique au champ scientifique, existe sous deux espèces différentes. Il y a d'une part le capital de reconnaissance par le milieu scientifique, capital de notoriété parmi les pairs, capital qui repose sur les travaux des chercheurs, capital scientifique pur qui se mesure notamment aux invitations, aux citations, aux prix et distinctions accordés par les pairs ; d'autre part le capital scientifique d'institution, celui qui s'acquiert essentiellement par des stratégies politiques spécifiques dans le milieu scientifique qui demandent du temps, un temps qui est pris sur celui de la recherche (participation à des commissions pour la distribution des postes et des subventions, participation à des jurys de thèse, à des colloques, à des réunions où se décident les politiques de la recherche, à des cérémonies officielles, etc.). Ces deux espèces de capitaux sont difficiles à cumuler ensemble parce qu'elles demandent toutes les deux du temps. D'où le fait que ceux qui contrôlent les moyens de la recherche, les carrières des chercheurs, la distribution des postes, autant de choses qui font les politiques de la recherche, ne sont pas nécessairement ceux qui sont les plus prestigieux parmi les chercheurs. Dès lors, comment ces deux catégories de scientifiques dont les objectifs ne sont pas totalement identiques peuvent-ils coopérer, comment peuvent-ils sortir d'un conflit souvent récurrent parce qu'il est d'ordre structurel plus que personnel (comme cela est souvent vécu) ?

Il y aurait bien d'autres enseignements à tirer de cette conférence mais cela déborderait le sujet de ce séminaire. Donc je vais arrêter là l'exercice non sans préciser que l'un des mérites de la conférence de Bourdieu réside dans le fait qu'il ne s'est pas borné à décrire le fonctionnement du champ scientifique, avec ses contradictions mais, à partir de la page 52 du livre, il propose des dispositifs et fait des suggestions qui méritent d'autant plus l'attention aujourd'hui qu'ils n'ont pas vraiment été repris, comme on peut le constater par exemple à

propos des procédures d'évaluation. Il reste que, comme j'ai essayé de le montrer dans ma présentation de la conférence de Christophe Dejours sur « l'évaluation du travail à l'épreuve du réel », la sociologie de la science peut apporter une contribution utile dans les débats qui agitent le monde scientifique dès lors qu'elle trouve un lieu neutre pour pouvoir dire sans censures ce qu'elle a à dire. Bourdieu concluait sa conférence en se réjouissant que le groupe Sciences en questions était un de ces lieux où pouvait se construire une parole hors hiérarchie, une parole où pourrait se dire des choses pas toujours faciles à entendre mais qui constituent le préalable à un véritable progrès du champ.

Pour conclure, je dirais donc avec Bourdieu que, parce que Sciences en questions représente un pas, certes modeste, mais un pas tout de même dans la bonne direction, qu'il s'agit d'une expérience qui mérite d'être poursuivie et développée sur les bases qui ont été progressivement définies.